

Cousins, cousines

Le représentation du Québécois dans le cinéma français

Denis Desjardins

Numéro 325, janvier 2021

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/95644ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Desjardins, D. (2021). Cousins, cousines : le représentation du Québécois dans le cinéma français. *Séquences : la revue de cinéma*, (325), 34–37.

Cousins, cousines

La représentation du Québécois dans le cinéma français

DENIS DESJARDINS

De la conquête de 1760 jusqu'au début du XX^e siècle, la présence des Français dans notre pays s'est peu à peu réduite. Les anciens Canadiens ont ainsi graduellement perdu l'habitude d'entendre ce qu'on appelle encore ici l'«accent français», un terme générique qui couvre autant le parler parisien que le français provençal, et nombre d'autres variantes. Au-delà des contacts à l'expression un peu guindée des ecclésiastiques canadiens, qui n'était sans doute pas copie conforme de celle de l'intelligentsia française, nos compatriotes recevaient parfois la visite d'artistes renommés, telle Sarah Bernhardt, mais sans plus. Ce n'est qu'à l'arrivée du cinéma parlant, vers 1930, que le spectateur québécois s'est progressivement rapproché de la langue parlée des «cousins», à une époque où le cinéma français prenait une grosse part du marché dans nos salles obscures. Qui plus est, les très nombreux films américains diffusés chez nous étaient tous doublés en France, dans une langue très franco-française.

À l'inverse, les Français n'avaient que très peu de contacts avec le parler canadien-français. D'abord, parce que le cinéma québécois était alors à peu près inexistant; la douzaine de films de fiction tournés au Québec entre 1945 et 1960 ne furent pas diffusés à l'étranger, sauf une ou deux coproductions mineures. Dans d'autres domaines, comme celui de la chanson, le parler québécois en France restait rarissime; Félix Leclerc lui-même s'en tenait à un niveau de langue plutôt standard. Côté télévision, Radio-Canada diffusait dans les années 1960 et 1970 de nombreux feuillets français, mais la réciprocité resta nulle. Bref, jusqu'à récemment, notre accent (qui, à la base, est en fait celui des Français du XVII^e siècle!)¹ restait méconnu en sol français et, il faut bien le dire, un objet de bienveillance condescendante, voire de dérision. Cette assertion peut se vérifier si l'on dresse une liste – sans doute non exhaustive mais significative – des films français dont au moins un des personnages est québécois. Précisons donc qu'il ne s'agit pas de films où des acteurs québécois



jouent n'importe quel rôle, mais précisément des personnages québécois. Carole Laure, Anne Létourneau ou Marie-José Croze, par exemple, ne s'y trouvent pas. Nous proposons de jeter un regard sur cette liste, en ordre chronologique.

D'abord, il faut remonter à 1934, alors que le cinéaste déjà réputé Julien Duvivier vient s'installer au Québec avec son équipe pour y tourner une première version de *Maria Chapdelaine*. Les personnages de ce célèbre roman du Français Louis Hémon, on le sait, sont des Canadiens français de Péribonka. Ne s'encomrant pas de ce détail, Duvivier choisit, pour incarner Maria et François Paradis... Madeleine Renaud et Jean Gabin! L'accent de comédiens québécois de l'époque aurait sans doute fait rire le public français (ce «risque» reste actuel, comme nous le verrons plus loin). Duvivier octroie tout de même à notre Fred Barry (1887-1964) le rôle du vieux Nazaire Larouche, et lui demande de conseiller Gabin pour que celui-ci donne une pâle «couleur locale» à son personnage, mais pas trop, histoire de garder son sérieux. Quant à la grande Madeleine Renaud, sociétaire de la Comédie-Française, sa *Maria Chapdelaine* nous semble aujourd'hui aussi authentique que Catherine Deneuve le serait dans *Les belles-sœurs* de Michel Tremblay. Lorsque le réalisateur Marc Allégret tournera un autre *Maria Chapdelaine*, en 1950, avec Michèle Morgan dans le rôle-titre, les choses ne s'amélioreront pas vraiment. La même année sort une coproduction France/Canada: *L'incon-*

« D'abord, il faut remonter à 1934, alors que le cinéaste déjà réputé Julien Duvivier vient s'installer au Québec avec son équipe pour y tourner une première version de *Maria Chapdelaine*. Les personnages de ce célèbre roman du Français Louis Hémon, on le sait, sont des Canadiens français de Péribonka. Ne s'encomrant pas de ce détail, Duvivier choisit, pour incarner Maria et François Paradis... Madeleine Renaud et Jean Gabin ! »



nue de Montréal (restituée *Son copain* pour le marché canadien), sombre histoire criminelle de Jean Devaivre, avec Paul Dupuis et sa diction particulière, et le Français René Dary, un film en partie tourné chez nous, avec des amateurs dans des rôles secondaires. Le résultat est catastrophique.

Il semble que les années suivantes ne voient pas d'autres tentatives de ce genre. Il faudra attendre 1972 et le film *La course du lièvre à travers les champs*, de René Clément, pour voir Jean-Louis Trintignant faire de l'autostop sur le pont Jacques-Cartier (tout un exploit!), puis y être poursuivi par des gitans avant de trouver refuge dans la Biosphère, où il recueille les dernières paroles d'un gangster mourant joué par Aubert Pallascio, lui-même doublé par un acteur français. Ce film n'a peut-être d'authentiques que les quelques notes entendues çà et là d'«À la claire fontaine», lien culturel ancestral entre les patrimoines français et canadien, que Duvivier avait déjà utilisé dans son *Maria Chapdelaine*.

En 1974, Jean-Charles Tacchella propose un *road movie* français, *Voyage en grande Tartarrie*, première tentative réussie de rapprochement franco-québécois, où l'impayable Jean-Luc Bideau rencontre une autostoppeuse à l'accent singulier: Micheline Lanctôt. Composé d'un veuf déprimé et d'une Québécoise suicidaire, le duo atypique dégage un charme indéniabla, et Tacchella use ici de l'accent québécois comme d'un élément sympathique et non risible. Il n'en va pas de même avec la

comédie grotesque *C'est jeune et ça sait tout*, produite la même année, renommée au Québec *Ya pas de mal à se faire du bien* (ouf!). Cette «potacherie» érotique signée Claude Mulot met en scène les ineffables Jean Lefebvre et Darry Cowl – qui y reprend son fameux rôle de triporteur (dans le film éponyme de Jack Pinoteau, en 1957), mais cette fois dans les rues de Brossard! Des acteurs québécois comme Paul Berval et Danielle Ouimet y tiennent des rôles secondaires plutôt ridicules, mais admettons que tout le monde est ridicule dans ce navet navrant où flotte l'esprit (c'est vite dit) des *Deux femmes en or*.

L'année suivante, Joël Séria, lui aussi réalisateur de comédies grivoises mais indéniablement plus subtiles, propose *Les galettes de Pont-Aven* qui, comme son titre l'indique, est tourné en bonne partie en Bretagne. Jean-Pierre Marielle y tombe amoureux d'une Québécoise un peu «sautée» (Dolores McDonough), dont on se demande ce qu'elle vient faire dans ce décor sinon mettre en valeur sa silhouette pulpeuse et son accent rigolo.

La découverte amoureuse est encore de mise dans *La première fois* (1976), où Claude Berri renoue avec ses *alter ego* du *Vieil homme et l'enfant* et du *Cinéma de papa*. La belle Danielle Schneider y joue avec fraîcheur et entrain une charmante ingénue qui séduit notre homme à tel point que lui vient l'envie de la suivre au Canada. On reverra Schneider dans un court rôle muet, dans *À nous deux* de Claude Lelouch (1979). Outre la présence furtive

1. *Maria Chapdelaine* (1934)

2. *Les galettes du Pont-Aven*

de Jacques Godin en capitaine de bateau, la réalité québécoise se résume ici aux grands espaces et au Saint-Laurent glacé, car, comme le dit Jacques Dutronc en approchant de la frontière : « Enfin, c'est l'Amérique ! », c'est-à-dire les États-Unis, le rêve absolu de tout Français rêvant d'aventures...

Dans *Ma femme s'appelle Reviens*, de Patrice Leconte (1982), nul autre que Michel Rivard assume un petit rôle anecdotique. « Il est pas mal, celui-là », juge Anémone en voyant passer Rivard, qui la bécotera quelques scènes plus tard avant de disparaître.

En 1985, Alexandre Arcady tourne chez nous le film *Hold-up*. En vedette : Belmondo et Guy Marchand, venus faire un braquage dans le Vieux-Montréal. Jusqu'ici, passe encore. Mais quand on découvre Georges Carrère en directeur de banque (hem...), Jacques Villeret en chauffeur de taxi (euh...) et, surtout, Jean-Pierre Marielle en chef de la police de Montréal (?!), on se demande vraiment dans quel monde fictif le réalisateur tente de nous entraîner. Quelques Québécois se contentent ici de rôles très secondaires, vu que leur accent pourrait faire fuir les spectateurs parisiens. Quant à Guy Provost, en maire de Montréal, il est doublé... par un acteur français ! Merci, M. Arcady, pour ce Montréal d'opérette.

Plus mémorable est *Lapagaille*, de Pascal Thomas, en 1990. Rémy Girard y assume le rôle principal, ce qui est déjà une première pour un comédien québécois (le succès international du *Déclin de l'empire américain* n'y est sans doute pas pour rien). Girard y joue un Québécois installé depuis longtemps en France, mais dont l'accent ne revient que lorsqu'il est en état d'ivresse, l'espace d'une scène. Chassez le naturel, il revient au galop... Dans *Le comptoir* (1998), unique film de Sophie Tatischeff (fille de Jacques Tati), on trouve un touriste québécois incarné par Michel Laprise, rôle très secondaire et sans grand relief. Au contraire, la même année, Louise Portal s'éclate en chanteuse rock extravertie dans *Mes meilleurs copains* de Jean-Marie Poiré. Portal jouera toutefois la nunuche québécoise de service dans *Vers le sud* de Laurent Cantet, en 2005. Entre-temps, nous suivrons Philippe Noiret dans *Père et fils*, le premier film réalisé par l'acteur Michel Boujenah, l'histoire d'un homme âgé qui cherche à réconcilier ses trois fils en les entraînant chez une rebouteuse au fin fond de la campagne québécoise. Dans leurs rôles de second plan, Marie Tifo et Geneviève Brouillette, énergiques et très convaincantes, s'avèrent de plus fort attachantes. On sent chez Boujenah le véritable amour et le respect qu'il a toujours eus pour le Québec, et personne ici n'a besoin de tendre l'oreille pour se faire comprendre.

Ce n'est pas le cas avec *Désaccord parfait* d'Antoine de Caunes (2006). Raymond Bouchard

y campe un négociant de cacahuètes inculte séjournant à Londres, un être « pittoresque », comme le dit un autre personnage. Sa femme niaise est jouée par Julie du Page, une actrice franco-québécoise; Yves Jacques incarne brièvement le docteur Trudeau, rôle superflu sans épaisseur ni intérêt. La même année, le film *Nos jours heureux*, de Nakache et Toledano, connaît un bon succès. Cette comédie sans prétention on ne peut plus française (c'est-à-dire dont presque toutes les chansons sont en anglais, *of course*) narre un été dans une colonie de vacances avec des moniteurs bien typés, dont un Québécois joufflu affublé d'un tricorne à qui l'on conseille de « retourner à son Moyen Âge » (?!).

En 2008, Agnès Obadia réalise *Romaine par moins 30*. La veille de Noël, une paumée française rencontre un chauffeur de taxi québécois qui accepte de l'emmener dans un trou perdu à 700 kilomètres de Montréal; puis la fille se fait draguer par un autre baratineur bien de chez nous, avant de se faire soigner par un acuponcteur chinois. Le tout s'avère décousu, quoique plutôt sympa, d'autant plus que Romaine (Sandrine Kiberlain) ne feint pas de ne rien comprendre à ce qu'on lui dit.

La même année sort *L'instinct de mort*, une coproduction signée Jean-François Richet qui évoque le séjour pour le moins intense du célèbre criminel Jacques Mesrine en terre québécoise. Mesrine (Vincent Cassel) y fait la connaissance du gangster Jean-Paul Mercier (Roy Dupuis). Ici, le sujet percutant l'emporte sur le regard ethnologique, et rien n'y inspire la moindre critique de la québécoïté, si ce n'est la remarque peut-être un peu ironique que formule Mesrine aux journalistes au moment de son



arrestation: «J'adore le Québec, c'est un pays très attachant!», avant d'ajouter «Vive le Québec libre!». Bien sûr, l'histoire se passe peu de temps après la venue chez nous d'un certain général...

On recule toutefois d'un pas avec *Paulette*, de Jérôme Enrico (2012), qui se déroule dans une banlieue pauvre de Paris. Dans cette comédie mordante, une routarde québécoise ne fait que passer, le temps d'une réplique ou deux et d'un «tabarnak» bien senti, mais c'est suffisant pour qu'elle se fasse répondre «Désolé, je ne parle pas anglais». Détail insolite: le générique final indique qu'il s'agit d'une «routarde néerlandaise». Tout ceci en dit beaucoup sur la confusion de certains Français en ce qui concerne les autres langues ou accents...

Ça ne s'améliore pas, en 2013, lorsqu'on retrouve Raymond Bouchard, cette fois en prof de philo au sein du «pire lycée de France», dans *Les profs* de Pierre-François Martin-Laval. Un de ses collègues indique d'ailleurs: «Celui-là, je comprends ce qu'il dit seulement quand il est soûl...»

Beaucoup plus intéressant est *Le fils de Jean* de Philippe Lioret, en 2016. Lioret est reconnu pour ses films à fort caractère social, comme *Welcome*. Un jeune Français, apprenant que son père décédé était québécois, arrive au pays pour y rencontrer ses deux demi-frères. Il y connaît surtout un ami de son père, joué par un Gabriel Arcand plus convaincant que jamais dans un rôle à la mesure de son immense talent. Nulle caricature dans ce drame intimiste et touchant, sans doute une des meilleures œuvres faisant le pont entre nos deux pays.

Enfin, la même année sort *La nouvelle vie de Paul Sneijder* de Thomas Vincent, un film à

part en ce sens qu'il délaisse les lieux chéris des Français: ni grands espaces, ni péripéties dans une forêt enneigée, ni passage obligé vers la cabane au Canada. Dans ce film tourné en partie dans le décor bien contemporain de L'Île-des-Sœurs, Thierry Lhermitte rencontre notamment Guillaume Cyr (le moniteur québécois de *Nos jours heureux*) dans un rôle original quoique plausible, celui d'un jeune homme dont la passion pour les nombres semble beaucoup plus décontenancer Lhermitte que la façon de parler. Il s'agit en fait d'une œuvre qui fait fi des clichés et, partant, vaut surtout pour son scénario et ses personnages, tous très forts, qu'ils soient Français ou Québécois.

Ce rapide tour d'horizon permet de constater que dans la fiction cinématographique française, la présence du cousin québécois s'est considérablement affirmée depuis l'époque de *Maria Chapdelaine*, quoique pas toujours de la plus noble façon. À l'inverse, il serait possible d'étudier l'image du Français dans le cinéma québécois. Un cas marquant serait *Le vieux pays où Rimbaud est mort* (1977), où Jean-Pierre Lefebvre suit Abel (Marcel Sabourin), un brin désillusionné au gré de ses rencontres avec des Parisiens. Plus tard, on retrouve Anémone dans *De l'autre côté du cœur*, film d'époque signé Suzy Cohen (2002). En outre, le réalisateur Robert Ménard fait la part belle aux Français non seulement dans *Une journée en taxi* (1982), avec Jean Yanne et Gilles Renaud, mais aussi dans *Le bonheur de Pierre* (2009); Pierre Richard et Sylvie Testud y donnent la réplique à l'incontournable Louise Portal, qui incarne cette fois l'épouse gentille d'un maire de village sagueéen... Rémy Girard! ▲

¹ Pour approfondir la question, nous recommandons un essai de Jean-Denis Gendron, qui explique comment, au fil des siècles, la langue française s'est transformée différemment des deux côtés de l'Atlantique: Jean-Denis Gendron, *D'où vient l'accent des Québécois? Et celui des Parisiens?*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2007, 287 p.

—
3. *Romaine par moins 30*

—
4. *L'instinct de mort*

